

Introduction

En apparence, rien n'a changé. Les institutions fonctionnent, les acteurs agissent, les États régulent, la vie sociale se reproduit. Les grands « Tout » sont toujours là, avec leurs discours – la Nation, le Marché, la Civilisation, le Capital, les Classes. Mais nous sentons bien que quelque chose d'étrangement profond et d'insaisissable a eu lieu. Que notre rapport au monde a, encore une fois, vacillé. Ce qui hier faisait lien et sens nous semble aujourd'hui une carapace vide. De quoi s'agit-il au juste ? D'une transformation de notre sensibilité sociale. L'individu, à l'échelle de notre vie singulière, est devenu l'horizon liminaire de notre perception sociale. Désormais, et c'est un paradoxe, dans un monde de plus en plus globalisé et interdépendant, c'est en référence à nos propres expériences que le social fait – ou non – sens. Une expérience de la vie sociale a pris fin ; une autre est déjà en germe.

Cette transformation repose sur un changement global qui dessine une accentuation généralisée de la singularité. Son moteur ne se trouve ni dans l'économie et la production ni dans la démocratie et la politique ni, d'ailleurs, dans la culture ou les TIC (technologies de l'information et de la communication). Ou plutôt il est partout à la fois : le résultat non voulu, mais central, d'un nombre disparate de processus structurels – un fleuve où viennent confluer bien des rivières. La valorisation de la singularité est repérable dans nombre de domaines sociaux. Bien entendu, la différenciation sociale et la multiplication des cercles sociaux y participent, mais les transformations survenues dans nos modes de production industrielles ou de consommation y jouent aussi un rôle, ainsi que notre sensibilité croissante aux avatars des vies personnelles, construites en partie par les récits médiatiques, notre valorisation différentielle des moments et des instants singuliers de l'existence, sans oublier, bien entendu, la manière dont les institutions travaillent désormais nos sociétés et nous sollicitent en tant qu'individus.

Chacun de ces changements a été attentivement étudié ces dernières décennies, et nombre d'entre eux ont donné lieu à des interprétations innovantes. Mais si nous avons appris à voir les arbres, nous ne sommes pas toujours conscients de la forêt qu'ils constituent. Et surtout, nous sommes loin d'avoir compris les modifications qu'ils entraînent pour nos manières de faire société et d'analyser la vie sociale. C'est pourquoi nous nous occuperons moins, dans cet ouvrage, du diagnostic d'époque lui-même, que des multiples et profondes conséquences qu'il entraîne pour notre compréhension de la vie sociale et, demain, pour notre vie commune.

Comment faire société à partir des singularités ? Comment, surtout, parvenir à comprendre ce nouvel état de l'être-ensemble qui se dessine devant nous ? Ces deux questions posent un défi crucial à une discipline comme la

sociologie – et, bien au-delà, incitent à interroger simplement nos regards sur la vie sociale. La sociologie est née (et reste encore largement) une science des grandes structures – de la masse, du collectif et du nombre. Non qu'elle se soit désintéressée de l'individu ou des singularités, mais au fond, elle ne les a abordés – lorsqu'elle l'a fait – qu'à partir d'un souci théorique périphérique et jamais avec un intérêt pratique. Certes, elle travaille sur eux depuis bientôt un siècle, notamment au travers des entretiens, mais elle n'a jamais vraiment visé à singulariser ses analyses. Or, à une époque où la montée structurelle de la singularité gagne du terrain, la sociologie ne peut plus continuer à se pratiquer comme avant. Ou plutôt, elle ne peut plus désormais se pratiquer *seulement* de cette façon.

Comment faire ? Pour essayer de répondre, cet ouvrage mise sur une stratégie centrale : il faut apprendre à singulariser nos regards. Cette perspective semblera sans doute, dans un premier temps, incongrue à certains. Et pourtant, sans cet aggiornamento, la sociologie aura de plus en plus du mal à traduire les enjeux de l'époque en termes analytiques susceptibles de faire sens pour les individus. Beaucoup de nos concitoyens, en effet, s'expriment et éprouvent désormais la vie sociale dans des termes de plus en plus différents de ceux des sociologues. Or, pendant longtemps, comme on s'en aperçoit rétrospectivement avec clarté, les langages sociologiques ont été ceux des acteurs. Certes, ces derniers n'ont jamais entièrement parlé le langage des analystes, mais les analystes interprétaient la vie sociale à l'aide de concepts et d'espaces positionnels qui n'étaient jamais en rupture radicale avec l'expérience sociale. Il y a même eu souvent, à la suite d'un long processus institutionnel, une sorte de traductibilité plus ou moins immédiate entre les catégories de la politique, les expériences des acteurs et le langage du sociologue. C'est cette équation, mi-intellectuelle, mi-pratique, largement organisée autour des classes sociales, qui impose progressivement depuis quelques décennies. Il nous faut, collectivement et patiemment, recréer nos langages. En tout cas, c'est à une tentative de débroussaillage de ce chemin qu'est invité le lecteur.

En partant d'un diagnostic de notre époque – la société singulariste – cet ouvrage s'efforce donc de mettre en œuvre une nouvelle sensibilité analytique grâce à un ensemble de nouveaux outils sociologiques. Dans la première partie, nous caractériserons la période actuelle comme étant animée par une montée structurelle des singularités. Pour cerner ce changement dans toute son ampleur, il nous semble nécessaire de faire basculer, bien plus radicalement qu'on ne l'a fait jusqu'à maintenant, l'axe de nos analyses vers l'individu et la singularité. Dans ce sens, il nous faudra théoriser le passage de l'individualisme, repéré par Tocqueville au dix-neuvième siècle, vers le *singularisme* d'aujourd'hui. Une inflexion de l'ancien individualisme qui nous force à développer de nouvelles manières de rendre sensible et concrète la vie sociale. C'est en tout cas à l'aube de cette hypothèse que nous travaillerons dans cet ouvrage, en nous interrogeant très concrètement sur les manières

dont la sociologie doit se modifier afin d'être en phase avec les défis posés par ce mouvement de fond.

Pour le faire, dans la deuxième partie, nous présenterons en détail une notion – *l'épreuve* – qui nous semble être un opérateur analytique de choix pour produire un regard sociologique en phase avec la perception que les individus singularisés ont désormais du social. Mieux que d'autres notions, les épreuves parviennent, en effet, à répondre à la fois aux exigences incontournables du propre du travail sociologique et aux manières de voir des individus, étudiant autrement, à l'aune d'une sensibilité analytique nouvelle, les avatars des vies personnelles. Le but principal est de parvenir à décrire la manière dont se structurent les phénomènes sociaux à l'échelle des expériences individuelles.

Mais le singularisme ne saurait pas se contenter de ce qui précède. Il invite aussi, et ce sera la problématique de la troisième partie, à un élargissement plus conséquent du travail sociologique lui-même. Il est indispensable d'apprendre à personnaliser davantage les analyses. Il ne suffit plus seulement d'être sensible à la révolte des individus contre les « cases » collectives, il faut être capable de produire des formes d'étude plus singularisées, plus à même de répondre aux nouvelles demandes que les individus adressent aux sciences sociales. Cela nous introduit à un nouvel âge de connaissances et surtout d'intervention – *l'extrospection sociologique*. Comme on l'explicitera longuement dans cette section, l'enjeu n'est pas de bâtir une sociologie de l'individu, mais une sociologie *pour* les individus.

En résumé, ce livre articule intimement un diagnostic d'époque – le *singularisme* –, une démarche sociologique – les *épreuves* –, un mode d'intervention – *l'extrospection*. Ces étapes s'emboîtent les unes dans les autres, et la succession de chapitres et de parties vise à en rappeler l'enchaînement au lecteur. Cependant, les trois problématiques peuvent être l'objet d'appropriations indépendantes. Certains se retrouveront peut-être dans le diagnostic d'époque que nous proposerons, sans forcément accepter la centralité que nous accorderons aux épreuves ou encore moins la nécessité d'un mode d'intervention singularisé. D'autres, au contraire, trouveront des promesses pratiques dans le dispositif d'intervention, sans nullement communier avec tous les développements présentés dans la première partie. C'est, bien entendu, le lot de toute étude. Mais il s'agit d'une possibilité presque naturelle – pour ne pas dire inévitable – d'une démarche faisant de la singularité la clé de voûte de la compréhension de la vie sociale.

Ce qui précède nous permet d'introduire une toute dernière réflexion à propos de l'écriture. Afin de ne pas trop alourdir le texte principal, nous avons mis en aparté deux types de développements. D'une part, tout en nous efforçant de les réduire au maximum, nous avons intercalé certaines digressions sous la forme de nécessaires discussions avec d'autres travaux. Le but de ces rapides mises au point n'est autre que de permettre au lecteur de mieux comprendre, par le biais de ces détours, les enjeux théoriques en question. Ils

s'adressent de préférence à des spécialistes, mais nous avons tenu à les rédiger de sorte qu'un public averti, voire élargi, puisse se les approprier. Contrairement à ce que certains affirment, nous croyons que l'opinion publique peut, plus que jamais, à condition d'en formuler avec clarté les enjeux, s'intéresser à des questions proprement théoriques. D'autre part, et afin de rendre plus accessibles certains raisonnements, nous aurons recours à des illustrations, souvent, mais pas toujours, tirées de nos propres recherches, dont le mérite principal, espérons-le, sera de permettre au lecteur de mieux saisir en termes concrets les développements proposés.